



MÉMOIRE :

TRANS-MISSION IMPOSSIBLE ?

Faut-il laisser des informations, lesquelles, sous quelles formes ?
Quel langage, quels supports physiques et numériques ?
Faut-il au contraire programmer l'oubli ?



LE LEGS
UNE MENACE
ENFOUÏE SOUS NOS
PIEDS ET DANS LES
MÉMOIRES



MÉMOIRE : TRANS-MISSION IMPOSSIBLE ?

Comment nourrir la mémoire, prévenir de futures intrusions ? L'Andra avance des solutions qui semblent bien dérisoires au regard du gigantesque problème posé à la collectivité humaine. Là encore, comment accorder le feu vert à un métaprojet marqué d'inconnues fondamentales, voire abyssales ?

LUTTER CONTRE L'OUBLI

La présence d'un potentiel géothermique sous Bure, que l'on décide ou non de l'exploiter, présente d'emblée un énorme risque pour l'avenir. Une intrusion future est de l'ordre du possible dans Cigéo. D'où la question cruciale : comment signaler les 15 km² de galeries souterraines bourrées de déchets radioactifs à nos descendants ? Selon le Guide de sûreté de l'ASN 2008 : il convient de prévenir de façon passive toute intrusion involontaire humaine dans le site de stockage en tenant compte de la perte de mémoire « raisonnablement située au-delà de 500 ans ».

Cette ultime préoccupation met l'être humain et son devoir de transmission -indispensable- à contribution. Pérenniser ad vitam æternam le souvenir des sites de stockages nucléaires souterrains, signifier le danger pour prévenir l'impact de possibles intrusions, s'adapter aux évolutions sociétales inévitables sur une si longue échelle de temps... Le défi est inouï.

Une fois devenus obsolètes les outils technologiques, effacés les disques durs, disparu le papier, changés les codes de langage, où pourraient perdurer les dépôts atomiques si ce n'est... dans l'esprit de l'homme.

Art et rituels

L'Andra travaille sur les moyens de communiquer avec les générations futures sur une temporalité extrême. Elle indique dans son rapport *Mémoire pour les générations futures - Préserver et transmettre la mémoire des déchets radioactifs* (Andra, 2014) que le système de communication choisi pourrait comprendre : des messages d'information en plusieurs langues, des marqueurs sur et à proximité des sites dont le sens sera universel pour les humains, des traditions orales locales, qui s'étant transmises de génération en génération, auront évolué avec la langue.

L'art, pour construire une « culture autour du nucléaire » ou encore « pour dégager des idées réalistes ou utopiques afin de marquer collectivement les esprits à une échelle plurimillénaire » devient un domaine à part entière. Des artistes contemporains sont mis à contribution. Selon l'Andra, le message doit être simple et évolutif pour rester compréhensible par tous à travers les époques, basé sur l'émotion ; il serait transmis de générations en générations par des rites ou des légendes.

Au rang des premières propositions, l'instauration d'un rite tous les trente ans pour rehausser la couverture du stockage afin d'élever une colline à l'aplomb du centre



(proposition de l'artiste Veit Stratmann), la création « d'archi-sculptures ou de marqueurs de grande taille » pour marquer le paysage, la dispersion de petits marqueurs archéologiques dans le sol, l'instauration d'un rituel dédié au site (fête, moment sportif, événement artistique, etc.), la conservation dans de futurs musées d'objets symboliques de la vie du centre de stockage tels les pinces de manipulation des colis de déchets, etc.

L'implication de la société civile reste le pilier incontournable, aussi l'agence initie-t-elle la constitution de groupes de réflexion locaux ou groupes « mémoire », en 2011.

En 2012, l'Andra a lancé un concours de courts-métrages « Regards sur les déchets radioactifs ». Dans le film primé en 2015, *La solution Radiochat*, deux scientifiques proposent de créer une race de chats qui changeraient de couleur à proximité de substances radioactives. Et « le folklore autour de ce projet rocambolesque pourrait bien constituer l'une des pistes les plus intéressantes pour répondre aux enjeux de la sémiologie nucléaire », selon l'Andra.

En 2019, l'Agence s'est associée au Signe, centre national du graphisme de Chaumont, dans le cadre du projet « Prospectives graphiques ». Deux designers graphiques travaillent à l'occasion d'une résidence de recherche de cinq mois visant à s'interroger sur une écriture universelle : « Le paléolithique a beaucoup à nous apprendre. »

Art et rituels peuvent-ils traverser intacts les millénaires sans que soit altérée leur

signification initiale ? A Bure, est-ce bien judicieux de compter sur la transmission orale dans une zone de sept habitants au km² avec une population vieillissante ? Force est de constater que les pistes évoquées à ce jour restent du domaine de l'aléatoire. L'Andra avoue, selon ses propos, qu'il n'y a pas de solution miracle. Pour Cigéo, elle compte sur la durée de son exploitation séculaire pour avancer un programme d'études et repousse la mise en œuvre de solutions après la phase d'exploitation, dans plus d'un siècle.

Les gardiens du futur

Et si une des faiblesses ultimes du projet de stockage nucléaire en grande profondeur était justement son incapacité évidente de faire face à l'oubli et donc à l'intrusion humaine, un jour, dans l'illusoire « coffrefort géologique » ?

Au final, le projet Cigéo, s'il aboutit un jour, pourrait bien se résumer à une double peine pour la communauté de personnes, toute descendance comprise, qui aurait cédé à ce piège séduisant et sinistre à la fois :

- être astreinte, à court terme, à vivre aux abords de l'installation industrielle la plus dangereuse qui soit, tout en subissant, une fois passée la chimérique phase des richesses et des promesses, la mutation mortifère de son territoire ;
- être condamnée, à long terme, à devenir la gardienne éternelle de la méga-poubelle nucléaire, lorsque l'Etat et l'Andra auront déserté les lieux.



MÉMOIRE : TRANS-MISSION IMPOSSIBLE ?

La mémoire, talon d'Achille du nucléaire

« Se peut-il que le nucléaire soit une réalité qui rompt de toutes les façons possibles avec un schéma fondamental ? Nous savons que les civilisations ne font pas le ménage derrière elles. Mais aucune n'a jamais laissé derrière elle des déchets qui resteraient mortellement dangereux pendant des millénaires. Là, nous sommes uniques. Absolument les seuls dans l'Histoire. »

Henning Mankell, *Sable mouvant*, 2015

« Lorsque j'ai commencé à enquêter sur les séquelles environnementales de la Grande Guerre, j'étais loin d'imaginer que ce travail me plongerait au cœur de la question des déchets nucléaires. L'actualité a donné un nouveau tour à mes recherches durant l'été 2015, lorsque les productions de lait et de céréales de sept exploitations agricoles du département de la Meuse ont été détruites pour cause de suspicion de pollution par des résidus de munitions toxiques de 14-18. Cette résurgence de substances dangereuses a permis la redécouverte d'un gigantesque complexe industriel de récupération et destruction de munitions installé dans les années 1920 aux alentours du petit village de Muzeray. Alors qu'une partie de ces terres sont vouées à un avenir incertain, les paysans et citoyens locaux sont encore abasourdis d'avoir oublié l'histoire de leurs terres.

En tentant de comprendre les mécanismes de cet oubli, j'ai découvert que 1 500 000 obus chimiques et 300 000 obus explosifs ont été détruits là contre l'avis de la population. Tout indique que ce territoire, dont la population déjà pauvre et de faible densité avant guerre fut encore durablement et sensiblement diminuée par le conflit, a été choisi en fonction de ces critères pour servir de poubelle à d'autres régions. L'usine de désobusage, reconnue comme un établissement insalubre et dangereux, fut imposée à la population locale malgré son opposition et celle des ses élus, exprimée pourtant par les voies légales. Par la suite, des ouvriers étrangers ont été sous-payés pour accomplir les tâches dangereuses du démantèlement des munitions toxiques, jusqu'à ce que l'exploitant privé disparaisse, aux environs de 1925, dans des circonstances troubles...

Alors que je donnais des conférences pour rendre une partie de leur histoire aux habitants du département de la Meuse, une de leurs réactions m'a interpellée : « Cent ans ont passé, mais l'histoire continue : aujourd'hui, c'est chez nous que certains veulent enfouir les pires déchets nucléaires de la France. »

Récurrente, cette réflexion m'a poussée à m'intéresser au projet de stockage géologique mené par l'Andra (agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs) à Bure.



Alors qu'un siècle a suffi pour faire oublier le danger, pourtant encore réel, des rebus de 14-18, comment croire que notre mémoire permettra de maintenir la vigilance des générations futures autour des déchets nucléaires qui resteront dangereux pour plusieurs millénaires ? Témoignage.

De nombreuses similitudes sont apparues entre les deux histoires : dépassement technologique, urgences économiques et de sécurité, intérêts de lobbys industriels, dénis de démocratie, injustices commises vis à vis de populations abandonnées à leur sort... À l'heure où tous les pays nucléarisés doivent faire face à l'épineuse question de déchets qui resteront dangereusement radioactifs pour plusieurs centaines de milliers d'années, comment ne pas s'interroger sur la façon dont se construit la mémoire de choses indésirables ?

La mise en perspective du projet d'enfouissement de déchets radioactifs à Bure avec la pollution de Muzeray prend à mes yeux un sens crucial : cette histoire centenaire est un des premiers cas d'études scientifiques à offrir un cadre de réflexion sur le destin des déchets toxiques à long terme.

« Qui peut garantir une solution technique capable de tenir sur une durée de cent mille ans ? » écrivait Henning Mankell, dans *Sable mouvant*, son livre-testament. « Notre seule certitude aujourd'hui, c'est que nous ne pouvons en avoir aucune. Pourtant, il est de notre responsabilité d'en avertir les générations futures ». Comment être certain que cet avertissement traversera le temps ? La mémoire humaine est une chose fragile, incontrôlable. Elle ne peut se concevoir, s'acheter et encore moins se garantir comme un processus industriel. Tous les spécialistes de la mémoire et de l'Histoire le savent : la transmission de la mémoire, ne fut-ce que sur quelques générations, est un phénomène complexe.

Au travers de mon film, j'ai tenté d'inciter le plus large public possible à explorer les liens entre la mémoire collective et les processus de décisions utilisés pour mettre en place des projets dont les retombées s'étendent à long terme sur un territoire.

La culture du secret entourant l'industrie nucléaire implique les pratiques décisionnelles les moins démocratiques de notre société, ce qui, concernant les déchets, laisse augurer des pires biais de mémoire, même à court terme.

À Bure aujourd'hui comme à Muzeray hier, tous les ingrédients de l'oubli semblent réunis. Bien que ce film soit intimement lié à l'actualité, je veux faire en sorte qu'il s'en détache pour offrir l'occasion d'une réflexion plus large : il y a un siècle s'est ouverte une nouvelle ère, celle de la production de déchets dont les effets délétères se prolongent sur des périodes dépassant la durée de vie humaine, et même celle de nos sociétés. En s'attachant à la question de leur mémoire, ce film est un appel à l'humilité et à l'honnêteté. »

Isabelle Loodts

« UN HÉRITAGE EMPOISONNÉ », DOCUMENTAIRE 57 MIN